Le poids du langage et de l'action dans l'organisation des connaissances : Position épistémologique, action méthodologique et perspective théorique

*The weight of language and action : Epistemic stance, methodological action,
and theoretical perspective in knowledge organization*

Joseph T. Tennis

Traducteur : E. Schwartz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edc/4010>

DOI : 10.4000/edc.4010

ISSN : 2101-0366

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 15-40

ISBN : 978-2-917562-08-6

ISSN : 1270-6841

Référence électronique

Joseph T. Tennis, « Le poids du langage et de l'action dans l'organisation des connaissances :
Position épistémologique, action méthodologique et perspective théorique », *Études de communication*
[En ligne], 39 | 2012, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edc/4010> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edc.4010>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Le poids du langage et de l'action dans l'organisation des connaissances : Position épistémologique, action méthodologique et perspective théorique

*The weight of language and action : Epistemic stance, methodological action,
and theoretical perspective in knowledge organization*

Joseph T. Tennis

Traduction : E. Schwartz

NOTE DE L'ÉDITEUR

* Nous remercions J. Tennis de nous avoir autorisés à traduire son article écrit en anglais pour ce dossier d'Études de communication n° 39, et E. Schwartz d'avoir assuré cette traduction. La version anglaise sera produite conjointement à la version française sur la version en ligne de la revue (edc.revues.org). Titre original : « The weight of language and action : Epistemic stance, methodological action, and theoretical perspective in knowledge organization »

Introduction

- 1 La recherche en organisation des connaissances (OC) est une discipline qui porte sur la conception, l'étude et la critique des méthodes d'organisation et de représentation des

documents qu'une société juge qu'ils méritent d'être conservés (Tennis, 2008). Nous nous intéresserons plus particulièrement dans ces pages à la relation entre le langage et l'action.

- 2 Nous nous demanderons en premier lieu ce que le langage apporte et peut apporter à nos systèmes d'organisation des connaissances (SOC). Comment, par exemple, les mots NÈGRE et INDIEN figurent-ils dans les langages d'indexation passés et présents ? Nous nous interrogerons également sur ce que nous savons de l'organisation des connaissances (OC) et des langages qu'elle utilise. Et nous chercherons par ailleurs à comprendre comment agir une fois en possession de ce savoir. Autrement dit, comment conduisons-nous nos recherches et comment procédons-nous pour structurer, implanter et évaluer les systèmes d'organisation des connaissances (SOC) ?
- 3 Nous nous devons de nous interroger sur ce que nous faisons parce que la société nous a confié la tâche de diffuser la mémoire culturelle. Notre éducation nous a donné la perspective nécessaire et le privilège d'occuper des postes dans lesquels la société nous demande de veiller à ce que les générations futures aient accès au matériel documentaire disponible. Notre travail a une valeur sociale et, en tant que tel, il est guidé par un impératif social. Nous devons agir en toute conscience et faire une utilisation judicieuse du langage, car c'est une lourde responsabilité que d'être les gardiens de la mémoire du monde.
- 4 J'examinerai dans ces pages les deux *poids* que sont le langage et l'action dans le travail des chercheurs en OC. Je résumerai d'abord ce que la littérature actuelle dit de ce que nous affirmons savoir des pratiques et systèmes d'organisation des connaissances. Pour clarifier ce que je pense que nous savons, je ferai un schéma mettant en relation les affirmations (le langage) et les actions liées à la conception, à la mise en œuvre ou à l'évaluation des pratiques et des systèmes d'information.
- 5 Je comparerai ensuite ce que nous pensons savoir à ce que nous ne savons pas, autrement dit les questions pour lesquelles nous n'avons pas de réponse (Gnoli, 2008 ; Dahlberg, 2011), et j'analyserai leur relation aux deux poids du langage et de l'action dans notre domaine, celui de l'OC.
- 6 Je tenterai dans un troisième temps de dresser un tableau systématique des réponses possibles à ces questions. Je mettrai à contribution le concept d'*elenchus* – les formes de l'épistémologie, de la théorie et de la méthodologie en OC (Tennis, 2008) – et d'analyse du cadre, à savoir les structures, les pratiques de travail et les discours des SOC (Tennis, 2006). J'en viendrai ainsi à argumenter en faveur d'une vision néopragmatique du poids du langage et de l'action en OC (Rorty, 1982 ; 2000).
- 7 Je me pencherai pour terminer sur une lacune présente dans la pensée néopragmatique : l'impératif éthique d'utiliser le langage et l'action dans le respect du bien et de la morale. Je réfléchirai à l'impératif éthique de l'OC en tenant compte de ses poids, de ses épistémologies, de ses théories et de ses méthodes ; je partirai d'exemples pertinents de travail sur la déontologie d'écoles de pensée philosophiques occidentales et orientales (par exemple, Harvey, 1995).
- 8 Le point de vue que je veux faire ressortir dans cette section est que le *bien* résultant de la recherche en OC a peut-être ses racines dans des positions épistémiques (des langages), mais qu'il repose ultimement sur des actions éthiques. Mon analyse décrira les micro- et macro-questions éthiques liées à la recherche en OC et les pratiques conseillées. J'espère ainsi démontrer qu'en dépit du double poids du langage et de l'action, l'orientation à

donner à l'épistémologie, à la théorie et à la méthodologie en OC ne fait aucun doute quand on dispose d'une boussole éthique. Nous savons comment procéder quand nous comprenons que l'ensemble de la société peut bénéficier de notre travail.

- 9 L'OC est une dimension importante, bien que parfois mal comprise, de la division du travail dans une société qui valorise son patrimoine documentaire et ses institutions de mémoire. Pour pouvoir faire le *bien*, nous devons apprendre à trouver un équilibre entre le langage et l'action. Nous devons comprendre où nous nous situons et savoir tracer le chemin à suivre pour progresser sans causer de dommage, mais apporter au contraire une plus-value au monde et aux personnes qui désirent avoir accès aux connaissances archivées.

La fonctionnalité des systèmes d'organisation des connaissances

- 10 Une grande partie de la littérature relative à l'OC porte sur la fonctionnalité du système d'organisation des connaissances (SOC). Cette fonctionnalité est liée à la structure du SOC et à sa sémantique. La plupart des critiques des SOC tiennent au fait que, pour une raison ou une autre, ces systèmes ne proposent pas une représentation particulière du langage, ou que leur structure altère notre interprétation du langage d'une façon qui est inutile ou fautive (nous reviendrons plus loin sur cette distinction, car elle est importante). C'est pourquoi nous devons tenir compte du *poids* du langage dans les SOC. L'action est importante elle aussi parce que, si nous voulons étudier la fonction d'un SOC, nous étudions un aspect de l'action.
- 11 Tout SOC doit fonctionner d'une façon ou d'une autre, et nous osons penser que la recherche en OC nous aide à améliorer la fonctionnalité des SOC pour tout le monde ou pour un groupe précis. Si la fonction est effectivement liée à la structure et à la sémantique, et donc au langage et à l'action, nous devons comprendre l'épistémologie des structures, de la sémantique, des langages et de l'action. Ceci nous amène à nous interroger sur ce que nous savons et ce que nous ne savons pas en OC.

Ce que nous savons

- 12 Il est facile de résumer ce que nous savons en tant que spécialistes de l'OC. Nous savons, intellectuellement et autrement, comment concevoir et construire des systèmes d'organisation des connaissances. Si nous savons comment y arriver, c'est parce que nous savons comment procéder à partir de postulats précis au sujet du langage et de l'action. Notre premier postulat fondamental est que nous pouvons associer des mots, des concepts et des intérêts particuliers au moyen de termes et de relations entre des termes. Notre deuxième postulat est que nous croyons, ce faisant, être en train d'organiser les connaissances représentées par les documents écrits. Nous reconnaissons déjà, d'une certaine façon, le poids des mots et des actions sur notre travail. Ce poids donne la mesure de notre succès. Nous devons toutefois nous demander si nous sommes véritablement en train d'organiser les connaissances. Nous sommes-nous engagés dans un simple acte d'organisation ? Ce que nous faisons est-il implicite dans l'auto-détermination ou l'auto-devenir d'autrui ? Si c'est cela que nous faisons, nous devons nous poser d'autres questions.

- 13 Selon la démarche *classique* d'organisation des connaissances, nous devons connaître le domaine et les usagers pour être ensuite en mesure de choisir la méthode de représentation des connaissances qui leur correspond. Les avis différeront évidemment quant à la meilleure formule, et la littérature actuelle sur la théorie de l'OC tend largement à nous pousser au-delà de cette conceptualisation traditionnelle (voir par exemple Feinberg, 2005).

Ce que nous ne savons pas

- 14 Quelques aspects clés de l'organisation des connaissances constituent des zones d'indécision ou d'incertitude. Sur quoi, en premier lieu, nous fondons-nous pour établir les systèmes d'organisation des connaissances ? La majorité des penseurs semblent privilégier le « tournant linguistique » dans la recherche en sciences sociales : le langage n'est pas absolument référentiel, et nous ne pouvons pas affirmer avec certitude que le mot « fleur » désigne toujours une fleur, dans tous les contextes et pour tous les êtres humains, du moins pas aux fins de furetage, de repérage de l'information ou de compréhension d'un énoncé. Les tenants de l'analyse par domaine, du féminisme et de la rhétorique en OC considèrent tous que des mots précis – disons par exemple le mot « femme » – n'auront pas le même sens, et donc pas la même utilité, dans des contextes différents. Nous ne pouvons par conséquent présumer que le terme FEMME possède un ensemble de caractéristiques qui lui sont essentielles dans tous les contextes, lui permettant ainsi de s'inscrire dans la même structure de relation à d'autres termes dans un SOC donné.
- 15 Cette conception de la recherche en OC n'est pas universellement utilisée sur le terrain. Bien des penseurs affirment que ce sont les concepts (compris comme des universaux transcendant les langues, les cultures et le temps) qu'il convient d'étudier. À leurs yeux, nous sommes capables de découvrir des unités de connaissance que nous pouvons utiliser dans nos recherches. Dahlberg souligne que :
- ...l'OC ne traite qu'incidemment du langage ; elle porte en premier lieu sur des concepts représentant des unités de connaissance, que j'ai toujours définies ainsi : une unité de connaissance (un concept) est la synthèse des caractéristiques essentielles d'un référent représenté par une désignation (terme, nom, code) (Dahlberg, 2011, p. 69).
- 16 Il est facile de voir l'intérêt de l'idée qu'un concept possède des caractéristiques essentielles identifiables : si les concepts possèdent des caractéristiques essentielles, nous pourrions, une fois que nous les aurons recensées, établir *une fois pour toutes* leur relation avec d'autres concepts.
- 17 Selon cette théorie, nous devons affirmer que nous avons accès à des concepts quelle que soit la forme que nous donnons à notre recherche et quelle que soit notre culture. Nous devrions donc pouvoir, comme Pasteur, trouver des microbes sur lesquels nous pouvons agir (Latour, 1999).
- 18 Gnoli qualifie d'*épistémologiques* les démarches s'appuyant le « tournant linguistique » et d'*ontologiques* celles qui postulent que les concepts ont des caractéristiques essentielles (Gnoli, 2008). À la suite de Poli (1996, 1997), il affirme :
- L'ontologie, dans son acception philosophique (à ne pas confondre avec son utilisation homonyme pour désigner le traitement automatique de l'information sémantique), traite de la nature des choses connues, et plus particulièrement des catégories générales auxquelles elles peuvent appartenir. Les questions de

subdivision d'une classe en espèces et en parties, ou le fait d'accepter qu'un concept particulier constitue un processus ou une entité statique, sont ontologiques. L'épistémologie, pour sa part, examine comment les humains prennent connaissance du monde par leurs organes de perception et comment ils organisent cette connaissance selon des catégories innées et acquises culturellement.

La connaissance est simultanément épistémologique et ontologique puisqu'elle relève, de par sa nature même, de la perception humaine tout en renvoyant aussi à des objets du monde réel ayant une structure intrinsèque. Les théoriciens de l'OC, toutefois, privilégient souvent l'une ou l'autre de ces perspectives (Gnoli, 2008, p. 139).

La position épistémologique

- 19 J'ai défini ailleurs l'épistémologie, dans le contexte de l'OC, comme la science du savoir (comment nous savons) :

En OC, nous faisons des choix épistémologiques implicites sur la connaissance des concepts, des actes (comme des représentations), des entités et des systèmes. Ce faisant, nous créons des connaissances et notre position épistémologique dicte le type de connaissance produit. Voici quelques formes courantes de positions épistémologiques : pragmatique, positiviste, opérationnaliste, référentielle, instrumentale, empiriste, rationaliste, réaliste, etc. Chacune fait des postulats quant au type de connaissance susceptible d'être obtenu par la recherche, et quant à la façon dont elle est recueillie et présentée. Ces positions procèdent ainsi parce qu'elles reposent sur une vision systématique de la réalité, de notre connaissance de la réalité et de la signification que nous pouvons lui donner. Le chercheur en OC qui se réclame d'une position épistémologique pragmatique s'est prononcé contre les positions rationalistes concernant la signification de la réalité et comment nous parvenons à la connaître (Tennis, 2008).

- 20 C'est la position épistémologique qui donne du poids au langage et à l'action. Il en est ainsi parce que les positions épistémologiques donnent un sens à la réalité au moyen des seuls outils dont disposent les systèmes d'organisation des connaissances : les mots. Nous pouvons imaginer diverses positions épistémologiques en OC. Prenons-en cinq à titre d'exemple pour voir comment elles s'articulent de part et d'autre de cette ligne de démarcation entre l'approche ontologique et l'approche épistémologique. Nous pourrions alors atteindre certaines conclusions concernant le poids du langage et de l'action.
- 21 Avant de commencer, nous devons définir plus précisément ce que nous entendons par langage et par action. En OC, l'opérationnalisation du langage se fait à trois niveaux. Nous voyons en premier lieu le langage sous la forme de termes utilisés dans les interrogations et dans les langages d'indexation ; ce qui importe, dans ce cas, c'est d'obtenir une correspondance aussi étroite que possible (Salton and Buckley, 1991). Nous considérons en deuxième lieu le langage comme une représentation de ce sur quoi porte quelque chose ou de sa pertinence en regard d'un ensemble de documents ou de tâches. Wilson caractérise cet aspect comme le meilleur moyen textuel d'atteindre une fin (1968). Ce qui nous préoccupe à ce niveau de langage, ce n'est pas une correspondance lettre à lettre, mais le repérage d'un contenu. Les positions *ontologiques* et *épistémologiques* diffèrent ici sur la nature de ce contenu. C'est ce qui détermine notre perception du langage au troisième niveau.
- 22 Pour percevoir les deux premiers niveaux (correspondance et contenu), nous devons fonctionner dans un ensemble de contextes qui se chevauchent. Il y a plusieurs façons de conceptualiser ces contextes. Les univers, les domaines, les disciplines, les communautés

de pratique, etc. ont tous fait l'objet de travaux ; chacun constitue une conceptualisation complémentaire du fonctionnement du langage dans ces contextes. Ce qu'il importe de retenir ici, c'est que le langage fonctionne effectivement dans ces contextes.

- 23 La position *ontologique* postule que, les concepts étant des universaux, les variations linguistiques attribuables au contexte doivent être notées, mais ignorées. Le concept est permanent et transcende les cultures. Cette compréhension universalisante du langage (et, surtout, de ce qui est *sous-jacent* au langage) signifie que le contenu est inchangeable et identifiable, et qu'il peut être fixé par rapport à d'autres contenus. Il en est ainsi parce que, dans la position ontologique, les concepts et les contenus sont identiques.
- 24 Pour les positions *épistémologiques*, le langage n'est pas conceptualisé comme une correspondance univoque ou comme un contenu (le meilleur moyen textuel d'atteindre une fin) ; c'est plutôt un langage en contexte, qui sert d'outil d'interaction plus symbolique. Il sert à résoudre des problèmes dans un environnement complexe – l'environnement constitué de ce que nous savons et de ce que nous ne savons pas. Il s'agit donc d'un travail d'interprétation à partir de correspondances et d'un contenu. Blumer nous dit (1) que les humains appréhendent les choses en fonction des significations qu'ils y attachent, (2) que la signification de ces choses découle – ou émerge – de l'interaction sociale avec autrui et avec la société et (3) que ces significations sont gérées ou modifiées par un processus d'interprétation mis en œuvre par la personne pour appréhender les choses qu'elle rencontre (Blumer, 1969). Le poids de cet aspect de l'OC, autrement dit le poids du langage, sur notre travail est très élevé. Nous devons passer d'une correspondance de chaînes de lettres à une signification pour aboutir à une interprétation symbolique.
- 25 Nous allons maintenant établir que les trois exemples de position *épistémologique* voient l'action de diverses façons au plan du contexte parce que chacun a une perspective différente de la signification, d'autrui et de la réinterprétation. Je décris ci-dessous des réactions différentes à ces trois couches contextuelles.

Action

- 26 Nous définirons ici l'action comme l'acte de faire quelque chose, habituellement pour atteindre un but particulier. Du point de vue de l'OC et de nos conceptions du langage en OC, l'action est notre démarche d'interprétation, de représentation de ce que nous considérons comme la connaissance. C'est l'ensemble des interprétations et des représentations permises dans le contexte d'un cadre d'organisation de l'information.
- 27 En OC, un cadre d'organisation de l'information est une unité d'analyse qui combine le SOC, les pratiques de travail qui l'entourent et le narratif du contexte de sa mise en œuvre (Tennis, 2006 ; Tennis and Jacob, 2008). Cette unité d'analyse contextualise le concept d'action. Nous triangulons l'action par l'interaction de trois éléments : (1) le travail d'interprétation et de représentation de la connaissance, (2) la structure du système d'organisation des connaissances utilisé (par exemple schéma de classification, thésaurus, code MARC) et (3) un discours particulier.
- 28 Nous pouvons ainsi voir, pour le *Kinsey Institute for Sex, Gender, and Reproduction*, la nécessité d'un thésaurus spécifique. Il s'agit de l'ouvrage intitulé *Sexual Nomenclature : A Thesaurus* (Brooks and Hofer, 1976). Ce thésaurus suit la norme ANSI/NISO en vigueur à l'époque, avec très peu de modifications. Nous pouvons donc dire de la structure de ce

cadre d'organisation de l'information qu'il s'agit d'une structure thésaurale. Le travail est effectué par une petite équipe de catalogage, qui examine le matériel et sélectionne dans ce thésaurus les termes à lui assigner. Tout ce travail est fait dans le contexte de la mission et de la collection du *Kinsey Institute*. Ce cadre d'organisation de l'information est un exemple particulier, mais on peut utiliser la même perspective pour tout acte d'organisation de la connaissance. La question est de savoir quel type de poids est donné au langage et à l'action dans ce contexte. On a vraisemblablement affaire à une position implicite, à une tendance particulière soit d'une position *épistémologique*, soit d'une position *ontologique*.

- 29 Nous pouvons dès lors combiner ces actions observables à la position adoptée en ce qui concerne le langage et noter comment diverses positions, *ontologiques* et *épistémologiques*, pondèrent le langage et l'action.

Positions épistémologiques et ontologiques

- 30 Nous prendrons l'approche de Dahlberg comme une de nos positions, et nous l'appellerons *réalisme*. Nous étudierons en outre la *pensée critique dialectique*, le *pragmatisme fondationnaliste*, le *pragmatisme anti-fondationnaliste* et le *relativisme linguistique*. Chacun de ces courants de pensée fait certains postulats au sujet du langage et de l'action dans l'organisation des connaissances. Leur examen nous permettra de constater le poids que chacun donne au langage et à l'action.
- 31 Je tiens à faire une observation méthodologique avant d'entamer la discussion. La liste des positions énumérées est incomplète. Il s'agit également de *types idéaux* dans la mesure où ce sont essentiellement des construits hypothétiques qui aident à comparer diverses instances d'une position. Nous pouvons par conséquent imaginer – et même documenter – les points sur lesquels divers chercheurs et chercheuses en organisation des connaissances risquent de diverger légèrement de ces positions, ou accepter la majorité des affirmations faites par ces positions même si elles s'en écartent légèrement, de telle ou telle façon, par leur singularité. Nous trouverons peut-être aussi des contradictions entre les travaux de recherche et ces positions *typiques idéales*. Mais si nous nous en servons, c'est bien pour tenter de déterminer le poids du langage et de l'action dans la mise en œuvre et l'étude de l'organisation des connaissances.

Le réalisme dans l'organisation des connaissances (une position ontologique)

- 32 Le réalisme postule que seuls les concepts sont réels et constants. Ce sont des *universaux*. Autrement dit, le langage, avec ses extravagances et sa diversité, est un regard sur quelque chose de plus réel et de plus stable. Les postulats de base du réalisme sont que les concepts possèdent des caractéristiques essentielles identifiables et que ces caractéristiques sont éternellement liées au concept, indépendamment du contexte. Cette conception du langage (et des concepts) nous oriente vers un ensemble précis d'actions. Une fois énumérées, les caractéristiques essentielles d'un concept fixeront sa position par rapport à d'autres concepts.
- 33 Autrement dit, l'action d'énumérer des concepts et les attributs qui leur sont essentiels est un processus de découverte d'un universel et de ses corrélations avec d'autres

universaux. La conséquence de cette affirmation, c'est qu'il n'existe qu'une seule organisation correcte des concepts, et donc de la connaissance. Le poids du langage est élevé. Nous nous devons de travailler très fort pour découvrir le concept qui se trouve derrière la terminologie. Nous devons trouver, au-delà de la culture, l'universel constant qui se cache sous la profusion et la confusion du langage.

- 34 Les spécialistes en OC ont fait des efforts considérables pour découvrir ces concepts de façon réaliste (par exemple, Richardson, 1901 ; Gnoli et Szostak, 2007). Le désir de trouver des constantes a une dimension pratique : si nous réussissons à trouver des constantes, nous n'aurons pas à réorganiser les collections de documents, il nous suffira, au besoin, de créer de nouvelles classes.

La pensée critique dialectique (une position ontologique)

- 35 Si la pensée dialectique est souvent associée au postmodernisme, en raison de sa place dans la théorie féministe, postcoloniale et de l'homosexualité, elle n'est pas considérée comme une position épistémologique en OC, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Pour la pensée dialectique, en effet, la compréhension d'un concept se fait par rapport à son opposé. Ceci présuppose qu'il doit exister un rapport constant entre deux opposés, un rapport qui ne change jamais. Le penseur dialectique identifie cette opposition binaire et cherche à l'inverser pour révéler une autre forme d'existence possible. Certains travaux féministes sur la hiérarchie peuvent être donnés en exemple de cette position en OC (Olson, 2007). Dans ce cas, nous observons que les paires homme-raison/femme-émotion sont des couples binaires en relation constante, ce qui nous permet de les critiquer. Par la critique, nous pouvons imaginer une nouvelle façon d'établir des relations permanentes et constantes.
- 36 Dans l'abstrait donc, les postulats avancés par la pensée critique dialectique sont (1) que le langage est un regard sur les concepts, (2) que nous ne connaissons les concepts que par rapport à leurs opposés, (3) que nous ne pouvons saisir les caractéristiques essentielles des concepts et le rapport de force qui les unit (qui est dominant) qu'en comprenant le rapport dialectique qui les lie, (4) que ses caractéristiques essentielles, une fois identifiées, définiront et fixeront le rapport entre un concept et d'autres concepts, (5) et qu'une fois cette identification faite, la prédominance d'un concept sur un autre est inversée, (6) que cette méthode nous permettra d'établir une organisation juste des concepts et, partant, des connaissances, qui doit être corrigée pour inverser la domination de l'un sur l'autre, (7) qu'une fois déstabilisé par cette inversion, le processus doit recommencer, à moins que la déstabilisation n'ait pas eu lieu, auquel cas la critique se poursuit.
- 37 Relativement aux SOC, la pensée critique dialectique reproche à la hiérarchie d'être toujours associée au patriarcat. Le penseur critique doit donc chercher une réponse, qui sera de trouver un concept tout aussi constant qui soit l'opposé de la hiérarchie, de façon à ne pas être associé à la domination patriarcale et à émanciper celles et ceux qui sont opprimés par les systèmes patriarcaux d'organisation des connaissances. Dans ce cas, la hiérarchie et son inverse possèdent des caractéristiques essentielles qui sont permanentes et identifiables. La différence entre cette position et le réalisme, c'est qu'il faut mettre la domination en lumière et la déstabiliser pour être en mesure de provoquer une critique émancipatrice et une avancée de la conception, de la mise en œuvre et de l'évaluation de l'organisation des connaissances.

- 38 par Une mise en garde serait de mise en ce qui concerne la pensée critique dialectique : une fois déstabilisée, la réalité des concepts et des caractéristiques essentielles peut être réordonnée ou réinventée. La pensée critique dialectique donne en effet d'autres possibilités d'organisation des connaissances. Cette argumentation et cette avancée n'ont toutefois de poids que si nous acceptons la réalité – et donc le pouvoir – de la forme dominante d'orientation conceptuelle (par exemple mâle vs femelle, raison vs émotion). Nous devons également en accepter le corollaire que tout changement sera réel et non illusoire, et qu'il sera basé sur les caractéristiques essentielles des concepts et des connaissances affranchis des binaires dominants. S'il est donc possible d'imaginer des réalités multiples possédant chacune un jeu de binaires différent, il existe cependant toujours une réalité qui est accessible au concepteur d'un SOC et qui peut être représentée par ce SOC. Chaque fois que nous critiquons, par ailleurs, nous postulons qu'il existe une façon *correcte* d'organiser les connaissances. Ce postulat n'est pas fondé sur un universel éternel unique, mais sur l'universel jugé moralement supérieur.
- 39 Le poids du langage et de l'action repose donc, selon cette position, sur le pouvoir qu'a le langage d'informer l'acte d'organiser. Le langage possède donc ici un poids élevé susceptible d'être dominant, puisque chaque concept n'est compris que dans sa relation avec son contraire, dont la présence peut être interprétée comme un rapport de force entre un supérieur et un inférieur. Les actions qui en découlent sont à l'inverse de celles de la position réaliste. Au lieu de rechercher des universaux pour stabiliser un SOC, la pensée critique dialectique recherche des universaux pour les mettre tête-bêche, ce qu'elle doit faire dans le contexte du SOC. Il s'agit d'un impératif intéressant pour la conception, la mise en œuvre et l'évaluation des SOC, qui sous-entend que les relations reconnues entre les concepts doivent changer constamment sans que les concepts ne changent. Il en résulte que les attributs de ces concepts renégocient constamment leurs affinités et leurs dissimilitudes, leurs regroupements accidentels et leurs regroupements intentionnels. Et si nous cherchons à établir une collocation des types lorsque nous créons un SOC, nous nous retrouvons alors avec un SOC en flux perpétuel.

Pragmatisme fondationnaliste (une position ontologique)

- 40 Ce type de pragmatisme, le premier que nous examinerons, est dit fondationnaliste en ceci que nous pouvons avancer des assertions (*truth claims*) au sujet des interprétations et des représentations d'un SOC en étudiant le groupe et son utilisation du langage. L'analyse de domaine est l'expression qui revient le plus souvent dans ce contexte (Hjørland, 2002). Les pragmatistes fondationnalistes affirment (1) que le langage ne façonne ce que nous savons que dans la mesure où il nous permet d'agir dans le monde, (2) que le langage renvoie à un groupe de personnes (petit ou grand) et à leurs actions (nous nous jugeons aptes à observer cette réalité particulière), (3) que nous ne pouvons savoir qu'une fois que nous étudions ce groupe, son langage et ses actions (il y a donc des réalités multiples), (4) que nous pouvons représenter dans nos systèmes comment ce groupe utilise le langage et donc les connaissances, et (5) que nous faisons confiance au langage utilisé par les concepteurs du SOC pour représenter les connaissances de ce groupe parce que nous observons leur utilisation du SOC dans leur travail.
- 41 Cette position semble être très répandue dans la pratique et la recherche actuelles en OC. Elle est si répandue qu'elle est jugée comme allant de soi par bien des praticiens. Ce fondationnalisme postule que si nous réussissons à définir le domaine, nous pourrions voir

les correspondances et le contenu au sein du langage de ce domaine, ainsi que les interactions au sein du groupe. Ceci nous conforte dans notre conviction que le groupe de ce domaine peut communiquer et que nous pouvons observer cette communication par l'analyse de domaine. Nous pouvons dès lors être assurés d'avoir trouvé la bonne façon de représenter les connaissances dans notre SOC. Il s'agit d'une position *ontologique* parce qu'il existe une façon explicitement fautive d'organiser les connaissances. Si nous ignorons le domaine et son interprétation du contenu, c'est que nous n'organisons pas les connaissances correctement. Nous ne discutons peut-être pas d'essences, mais nous parlons d'attributs des concepts qui les mettent en relation les uns avec les autres dans un contexte précis.

- 42 Nous retrouvons cette position dans les modèles consensuels de caution bibliographique employés par Bliss dans sa théorie et dans les décisions éditoriales liées à la Classification décimale de Dewey et à d'autres systèmes de classification décimale encyclopédique (Bliss, 1939 ; Miksa, 1998).
- 43 Pour ce type de pragmatisme, le langage et l'action tirent leur poids de la capacité à accorder le poids approprié au domaine et aux termes appartenant à celui-ci. Si le concepteur d'un SOC privilégie le domaine et son utilisation du langage, nous devons veiller à ce que les significations et usages du langage hors du domaine considéré ne façonnent pas notre compréhension de la structure relationnelle des termes que le SOC spécialisé dans ce domaine inclut ou exclut.
- 44 Voici deux exemples où ce poids entre en jeu. Le premier nous vient du CRG (*Classification Research Group*) qui affirme que tous les schémas de classification spécialisés (par opposition aux classifications encyclopédiques) doivent également incorporer des schémas de classification encyclopédiques. Il en est ainsi parce qu'il faut inclure des universaux comme les noms géographiques et la période historique pour créer des indices de classification utiles. Or ces universaux ne sont pas définis par le domaine, mais transcendent tout domaine particulier ; ce n'est certainement pas le domaine qui décide du nom donné à un lieu géographique précis. Il en est sans doute ainsi parce qu'aucun domaine n'a véritablement de frontières fixes et permanentes, ce qui rend problématique une interprétation stricte de la position pragmatiste fondationnaliste.
- 45 Wikipédia nous fournit notre deuxième exemple. Les rédacteurs de Wikipédia ne peuvent pas s'entendre sur la catégorisation des pages, de l'article sur l'EAU, par exemple. À quel domaine cette page appartient-elle ? La science, la culture, la religion ? Le bon sens nous incite à dire qu'elle appartient à tous ces domaines, ce qui serait effectivement le cas selon le Manifeste de León (Gnoli et Szostak, 2007). Mais les rédacteurs de Wikipédia modifient régulièrement les catégories associées à cette page : ils tentent de la mettre dans une catégorie précise. Comme il n'y a pas de domaine fixe dans ce contexte, le pragmatisme fondationnaliste n'a aucun moyen de dire quelle catégorie est *correcte* dans Wikipédia. Donc, même s'il peut être utile de le faire dans certains SOC, le fait est que nous avons établi ici une relation trop étroite entre le langage et l'action, ce qui nous empêche, dans Wikipédia, de bâtir un SOC qui soit à la fois utile et correct.
- 46 Et si certains voient dans le pragmatisme fondationnaliste une démarche *épistémologique* (par exemple, Gnoli, 2008), il n'en reste pas moins que tout argumentaire fondationnaliste a besoin d'appuyer les résultats de recherche sur des assertions. Autrement dit, le pragmatisme fondationnaliste doit fonder toute assertion qu'il construit le SOC approprié pour tel domaine particulier sur la conviction que cette technique est meilleure que les autres parce que c'est la technique *correcte*. Pour le pragmatisme fondationnaliste, ce qui

fonctionne est ce qui est juste. Il en découle donc qu'il y a une bonne et une mauvaise façon de bâtir un SOC. L'antifondationalisme n'a pas besoin de faire cette démarche.

Le pragmatisme antifondationaliste

- 47 Le pragmatisme antifondationaliste est une des réactions aux positions ontologiques. Pour l'antifondationalisme, il n'est pas nécessaire d'établir si une chose est vraie. Son utilité est le critère de sa valeur. Le pragmatisme antifondationaliste postule (1) que le langage n'informe ce que nous savons que dans la mesure où il nous permet d'agir dans le monde, (2) que le langage n'a pas besoin de faire référence à lui-même ou au monde, juste de nous permettre d'agir dans le monde, et (3) que nous sommes confortés dans notre utilisation du langage si nous voyons que les systèmes d'organisation des connaissances l'utilisent. Cette position paraît très semblable à celle du fondationalisme. L'antifondationalisme nous évite toutefois les ornières dans lesquelles le fondationalisme nous entraîne : les casse-tête que constituent Wikipédia et les classifications spécialisées n'ont plus lieu d'être.
- 48 Le problème de l'antifondationalisme se situe au niveau du lien entre assertions et action éthique. N'ayant pas à justifier ses assertions sur la connaissance, l'antifondationalisme est libre de prendre n'importe quelle position éthique ou morale. Rorty en appelle par exemple au concept d'*espérance sociale*, selon lequel nous œuvrons en commun pour améliorer le monde (Rorty, 2000). Même s'il tient compte de la tentative de Rorty de trouver un fondement éthique, chaque pragmatiste antifondationaliste doit trouver son propre fondement éthique pour appuyer ses conceptions. C'est ce point qui accentue la différence entre les deux pragmatismes : le pragmatisme fondationaliste n'a pas nécessairement besoin d'avoir des justifications éthiques de sa démarche de construction d'un SOC ; l'antifondationaliste en a besoin. Nous reviendrons sur ce point.
- 49 D'autres ne voient pas la différence entre le pragmatisme antifondationaliste et le pragmatisme fondationaliste. Après avoir examiné quelques exemples, Dousa nous dit ceci :
- Ces exemples montrent que lorsque le pragmatisme classique et le néopragmatisme ont été appliqués par le passé aux questions de conception et de recherche en OC, ils ont tous les deux été utilisés pour souscrire à une vision perspectiviste, constructiviste et anti-essentialiste de l'OC. De ce point de vue au moins, ils sont fonctionnellement interchangeables (2010, pp. 83-84).
- 50 Dans ce cas particulier, Dousa avance que tous les pragmatismes sont antifondationalistes. Cette affirmation repose sur une interprétation différente du concept d'antifondationalisme : Dousa et moi-même divergeons sur la définition de l'antifondationalisme associée à la recherche en organisation des connaissances. Je pars du principe que l'antifondationalisme est le contraire du fondationalisme. Le fondationalisme est l'idée selon laquelle nos assertions (la connaissance) reposent sur des croyances justifiées. Le pragmatisme antifondationaliste n'a pas besoin de cette justification. Il n'y a pas de fardeau de la preuve (pour justifier l'action). Ce fardeau existe pour le pragmatisme fondationaliste. Pour arriver à une assertion, concernant par exemple le langage d'un groupe particulier, le fondationaliste doit étudier ce groupe et fournir des preuves justifiant sa représentation du langage de ce groupe. Sans preuve, ses affirmations sont des hypothèses attendant qu'un consensus émerge du groupe sur une autre forme de preuve permettant d'admettre que l'hypothèse est une croyance valide.

- 51 Le langage et l'action ont donc ici un poids moral. Les mots utilisés sont de valeur inégale parce qu'aucun n'offre une meilleure représentation qu'une autre. Ceux qui sont utilisés plus fréquemment sont peut-être meilleurs, mais ce n'est pas garanti parce qu'ils appartiennent à un domaine ou qu'ils sont la représentation fidèle d'un concept éternel. De son côté, le pragmatisme antifondationaliste a besoin d'établir l'utilité du mot à des fins éthiques. L'éthique vient d'un autre système et n'est pas inhérente à cette position épistémologique. C'est ce dont je vais parler maintenant.

Relativisme linguistique

- 52 La dernière position que nous étudierons est un exemple de relativisme linguistique. Il s'agit d'une position épistémologique, au même titre que le pragmatisme antifondationaliste. Dans la recherche en OC, les affirmations du relativisme linguistique vont comme suit : (1) le langage informe ce que nous savons et comment nous savons ; (2) le langage fait référence à lui-même (nous ne pouvons pas percevoir la réalité indépendamment du langage utilisé) ; (3) nous ne pouvons savoir qu'une fois à l'intérieur de ce système linguistique (il existe donc des réalités multiples) ; (4) nous ne pouvons représenter ce qu'est le langage ; (5) nous ne savons pas si les mots ont un sens ou si nous pouvons nous comprendre les uns les autres.
- 53 Autrement dit, nous n'avons aucun accès externe à la vérifiabilité de l'utilisation du langage dans les SOC. Dans nos démarches de conception, de mise en œuvre et d'évaluation des SOC, nous devons nous contenter d'approximations, n'ayant aucune garantie que nous comprenons le langage (interprétation) et que les autres comprendront la représentation que nous en faisons dans un SOC et qu'ils l'utiliseront dans leur action. Il n'y a donc rien d'éternel ou d'immuable. Le lion de Wittgenstein est un exemple de cette façon de pensée, de même que les thèses de Derrida sur les SOC et la sémiose illimitée en indexation (Mai, 2001).

Analyse comparative du poids du langage et de l'action selon les positions étudiées

- 54 J'ai décrit les cinq positions idéales dans les pages qui précèdent pour caractériser le poids qu'elles donnent au langage et à l'action. Le tableau 1 fait la synthèse de mon analyse.

b0Position	Langage	Action	Attributs du poids	h1587
dfb3Réalisme	Cache les concepts	Est permanente et guidée	Élevé et permanent	clwidth1587
adfb3Pensée dialectique	Domine et doit déstabiliser	Sert à manifester une opposition	Élevé et mouvement permanent	en b

adfb3Pragmatisme fondationnaliste	N'a de sens qu'en contexte	N'a de sens qu'en contexte	Faible et constamment remis en contexte	rtb
adfb3Pragmatisme anti-fondationnaliste	Est un instrument d'action, pas de sens	Est potentiellement non éthique	Léger de façon permanente	h3
dfb3Relativisme linguistique	Dissimule la connaissance	N'est pas guidée	Aucun poids	t108

Tableau 1 : Présentation schématique du poids donné
au langage et à l'action par les différentes positions

- 55 Les poids décrits ci-dessus sont comme des ancrages. Ils astreignent chacun (ou non, comme dans le cas du relativisme linguistique) à un engagement en ce qui concerne la relation entre notre compréhension du langage et la façon dont nous concevons, réalisons et évaluons les systèmes d'organisation de l'information. Le tableau nous montre que si nous adoptons comme position un pragmatisme fondationnaliste strict, nous ne pouvons traiter que d'un domaine ou d'un contexte. L'ancre n'est pas très lourde. Mais cela peut ne pas durer : si l'utilisation du langage change avec le domaine, le SOC doit changer aussi, sous peine, sinon, d'être incorrect. Le réalisme et la pensée critique dialectique pourront toujours travailler à partir d'un concept fixe et n'auront donc pas à faire de révisions sémantiques. Cela étant dit, la pensée critique dialectique réorganisera la structure du SOC pour déstabiliser la relation de domination entre les éléments établis du courant dominant et les éléments marginaux. Le poids n'est élevé ni pour le pragmatisme antifondationnaliste ni pour le relativisme linguistique. Ce n'est pas ce qui est *correct* qui les préoccupe, mais ce qui est *utile* pour le premier, et ce qui est *fidèle, mais incertain*, pour le second. La position *fidèle mais incertain* est comme une OC dadaïste. N'ayant pas accès à une signification, nous ne pouvons que peindre avec les mots fournis, organisant conceptuellement les relations entre les termes comme une représentation porteuse ou non d'une signification. Pour le relativisme linguistique, notre accès à la fixité est une illusion et nous ne pouvons par conséquent agir, parce que nous n'avons pas d'autre choix, qu'en acceptant tacitement que nous ne pouvons pas faire mieux que nous ne le faisons.

Le langage et l'action et les notions d'utile et de correct

- 56 Il ressort de la discussion précédente que chacune des positions a des attentes très différentes quant à la valeur des SOC. Pour le relativisme et la critique dialectique, il faut que l'OC soit *correcte*. C'est également le cas pour le pragmatisme fondationnaliste. Si ce que nous faisons est correct, notre SOC représentera une réalité qui, nous en avons la conviction, donnera à l'usager un meilleur accès au document écrit. Il y a deux problèmes avec cette nécessité d'être correct : nous devons en premier lieu être capables de rendre

compte de *tout*, et, en second lieu, si nous croyons que notre SOC est correct, il doit l'être de façon *permanente*. Autrement dit, rien, dans notre SOC, ne peut ni ne doit changer. Prenons chacune de ces propositions successivement.

- 57 Si nous voulons que notre SOC soit correct, nous devons rendre compte de tout parce que les SOC ne sont pas une simple liste de concepts, mais une liste de concepts mis en relation les uns avec autres. Selon le réalisme, ces relations sont définies sur la base d'une compréhension d'attributs essentiels qui sont ensuite situés relativement l'un à l'autre. Ces relations sont donc, pour le réalisme, aussi permanentes que les concepts. Si quoi que ce soit est ajouté à l'ensemble de ces concepts, les relations en seraient affectées puisque le concept ne serait connu que par ses attributs essentiels, qui devraient nécessairement être différents de ceux qui sont déjà inscrits dans l'ensemble. Si nous avons des attributs différents, nous avons aussi des relations différentes et notre SOC n'était donc pas correct auparavant, ce qui signifie que nous devons le revoir.
- 58 Notre seconde critique tient à cette révision. Si nous croyons que notre SOC doit refléter la réalité (c'est le cas pour les trois premières positions de notre liste), nous nous attendons à une certaine fixité. Or, comme l'histoire des SOC en témoigne amplement, les choses changent (Boydens et Hooland, 2011 ; Buckland, 2012 ; Shamurin, 1967 ; Tennis, 2012). Un SOC ne peut donc être correct qu'à un moment précis dans le temps. Pour le pragmatisme fondationnaliste, ceci n'est pas un problème, à première vue : si le domaine ou le contexte changent, nous pouvons et devons modifier notre SOC. On se rend compte qu'il y a problème dès que nous commençons à nous demander avec quelle fréquence un SOC devrait être modifié. Y a-t-il, pour le pragmatisme fondationnaliste, une période de temps acceptable pendant laquelle un SOC peut rester *incorrect* ? Comment cette mise en garde peut-elle être inscrite dans la théorie ? Quelle justification peut-on avancer, en accord avec cette position *ontologique*, pour dire que le SOC peut être composé d'éléments qui sont corrects et d'éléments qui sont incorrects, et pour combien de temps ?
- 59 Ce sont de telles questions qui m'ont amené à promouvoir un pragmatisme antifondationnaliste. Si nous nous préoccupons de ce qui est *utile* plutôt que de ce qui est correct, nous pouvons ignorer les problèmes de totalité – la nécessité de connaître tous les attributs des concepts à un instant précis. Le changement ne nous préoccupe pas non plus : la démarche antifondationnaliste s'y attend, puisque l'utilité s'inscrit dans le contexte de l'action et de notre interaction avec le SOC – et non avec le langage d'un domaine. Ce qui préoccupe la démarche antifondationnaliste, ce n'est pas la séparation entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas. Parce qu'il donne la priorité à deux éléments, eux seuls préoccupent l'antifondationnalisme : (1) un vocabulaire pour traiter avec le monde (dans notre cas, par l'accès au document écrit), (2) une éthique guidée par l'espoir que traiter avec le monde séduira notre sociabilité (Rorty, 2000).
- 60 Si nous voulons que nos SOC nous aident à appréhender le monde plutôt qu'à en avoir une représentation correcte, je pense que nous avons du même coup défini les attentes que nous avons pour la conception, la mise en œuvre et l'évaluation des SOC, dans un contexte de travail libéré des pièges de l'épistémologie. Ce qu'il nous reste à pondérer, c'est l'éthique de l'utilité : à qui le SOC devrait-il être utile ?

Éthique et recherche en organisation des connaissances

- 61 Nous pouvons maintenant revenir à l'impératif social et à la valeur sociale de notre travail. Divers systèmes éthiques pourraient être associés à la recherche en OC. Certains considèrent que la pensée critique dialectique mentionnée plus haut intègre un engagement éthique à déstabiliser le discours dominant pour permettre des actions émancipatrices (Craib et Benton, 2010). Mais on pourrait dire la même chose de presque toutes les théories évoquées précédemment. Toutes les démarches *ontologiques* semblent convaincues que si nous pouvons cerner le réel, nous pouvons définir le moral. Le réalisme croit en la nature écologique des attributs et des relations qui les lient ; il y a un ordre moral dans cette vision. Les systèmes bâtis sur les principes du réalisme, comme l'ICC (Dahlberg, 2008), privilégient des produits spirituels particuliers comme étant un idéal dans l'accumulation des attributs, ce qui présuppose – et c'est un postulat controversé – l'existence éternelle de ces attributs spirituels. La pensée critique dialectique affirme elle aussi que les concepts éternels en position dominante sont *éthiquement* injustes puisqu'ils marginalisent et étouffent par conséquent la possibilité d'une démocratie véritable (Craib et Benton, 2010). Ces deux engagements découlent du poids donné au langage et à l'action dans le travail de conceptualisation, de mise en œuvre et d'évaluation des SOC.
- 62 L'antifondationnalisme *espère* recevoir des orientations éthiques, mais il n'en fournit pas. En l'absence de fondements tels que ceux que nous avons mentionnés plus haut, l'antifondationnalisme, appliqué aux SOC, est sans racines. Il nous faut importer une éthique, ce qui n'a rien de facile.
- 63 Pour ma part, j'ai commencé à travailler avec une éthique bouddhique de l'intention et du tort (*harm*). Il s'agit bien évidemment d'un engagement particulier, lié à une ontologie et à une épistémologie du bouddhisme. Ceci pourrait être une source de problème pour les antifondationnalistes cherchant à désavouer tout élément possédant des racines fondationnalistes, mais ce n'est pas caractéristique de la pensée antifondationnaliste. Cette éthique permet une conceptualisation utile de la recherche d'une utilité éthique qui ne soit ni permanente ni fixée, mais dont les actes d'organisation des connaissances représentent une façon d'intervenir intentionnellement et consciemment dans les SOC sur ce qui cause du tort.

L'intention dans l'éthique bouddhique

- 64 Les philosophes bouddhistes se sont préoccupés de l'action intentionnelle. Quand nous affirmons que nous voulons réduire ou éliminer les actions qui causent du tort, nous devons d'abord nous demander comment nous allons le faire. Si nous faisons par exemple le vœu de nous abstenir de causer du tort, qu'allons-nous faire lorsque nous écrasons une fourmi en marchant dans la rue ? Certains penseurs bouddhistes parlent ici de niveaux d'intention. Il existe des actions accidentelles (sans intention) et différents types d'actions intentionnelles – celles qui développent notre sens de la sociabilité et celles qui ne le font pas (Harvey, 1995). Celles qui développent notre sociabilité sont contingentes et contextuelles, dans la mesure où il y a beaucoup de construits à examiner relativement à l'interaction sociale (Blumer, 1969). Le penseur bouddhiste se préoccupe de l'*action juste*,

la capacité de vivre au quotidien sans causer de tort. Le bouddhiste tourne donc son regard vers l'intérieur pour voir si son esprit et son action sont ou non en harmonie. Ceci s'inscrit très bien dans la pensée antifondationaliste décrite plus haut.

- 65 Ce questionnement constant de nos intentions est la clé de la position éthique que nous pouvons adopter relativement à l'OC. Si nous optons pour une position antifondationaliste, nous ne prenons pas pour principe qu'il existe une façon *correcte* d'interpréter et de représenter le langage ; nous acceptons au contraire le caractère hautement social et intimement impermanent du travail d'interprétation et de représentation que nous effectuons pour la société. Les SOC sont donc conçus pour être utiles, et ils sont évalués en fonction de leur intentionnalité.
- 66 Pour les fondationalistes, le chercheur en OC n'est pas tenu de considérer l'intentionnalité. Pour eux, nous pouvons voir la réalité des concepts et nous pouvons représenter ces concepts fidèlement dans nos SOC ; l'intention est évacuée parce que nous rendons simplement la réalité. Nous n'avons aucunement l'intention de faire autre chose et il est donc inutile d'insister sur les actions : tout le poids est donné au langage. Pour l'antifondationaliste, au contraire, le poids est dans les actions – et plus précisément les actions éthiques.

Intentionnalité et utilité

- 67 Si nous adoptons une position antifondationaliste, nous avons besoin d'une position éthique. L'éthique bouddhique de l'action et de l'intention nous en offre une. Nous nous rendons alors compte que la conception, la mise en œuvre et l'évaluation sont un mariage de l'intentionnalité et de l'utilité. Nous concevons intentionnellement en fonction de l'utilité, nous mettons en question notre mise en œuvre en fonction de l'intentionnalité et de l'accident, et nous évaluons notre SOC d'après son utilité ainsi que sa capacité à accroître la sociabilité et à réduire le tort.

Position épistémique, action méthodologique et perspective théorique dans l'organisation des connaissances

- 68 Bien qu'il existe des théories rivales de la théorie (Smiraglia, 2002 ; Mai, 2002 ; Tennis, 2008), des positions épistémiques (Gnoli, 2008 ; Hjørland, 1997) et de la méthodologie, nous pouvons maintenant entreprendre une réflexion sur le poids du langage et de l'action dans le contexte des SOC.
- 69 J'ai tenté dans ces pages de présenter, à partir de types idéaux, une analyse comparative de quelques positions ontologiques et épistémologiques. Ce faisant, j'ai caractérisé leurs engagements en regard du langage et de l'action. Les exemples présentés nous permettent de voir que si nous fondons nos engagements relativement au langage sur la découverte de la voie correcte, nous sommes confortés dans notre position éthique relativement aux SOC. Cette position s'avère toutefois problématique : notre prétention à la vraisemblance nous cause des difficultés lorsqu'il s'agit de voir l'univers dans son ensemble et dans le temps. Les démarches antifondationalistes n'ont pas ce problème. Elles ne recherchent pas ce qui est correct, mais ce qui est utile, nous évitant ainsi les problèmes fondationalistes. Nous les remplaçons cependant par des problèmes éthiques.

Plus haut, j'ai introduit très brièvement la notion d'intention dans la pensée antifondationaliste. Pour l'antifondationaliste, le poids est donné à l'action, non au langage, contrairement au fondationaliste.

Conclusion

- 70 L'organisation des connaissances est une discipline importante – mais pas toujours bien comprise – dans une société qui prise son patrimoine documentaire et ses institutions de mémoire. Pour être capables de faire le *bien*, nous devons comprendre comment trouver l'équilibre entre le poids du langage et le poids de l'action. Nous devons savoir où nous sommes et être capables de tracer la route à suivre, dans une démarche qui ne cause pas de tort, mais qui apporte au contraire une valeur ajoutée au monde et aux personnes qui veulent consulter le patrimoine documentaire.
- 71 Nous avons fait le constat de ce que nous savons aujourd'hui (selon moi) et cherché comment faire progresser l'épistémologie, la théorie et la méthodologie en intégrant à notre travail une dimension éthique fondée, pour ainsi dire, sur une préoccupation profonde pour ce que nous savons de la connaissance et de son organisation.
- 72 C'est notre tâche de savoir comment organiser les connaissances *de la bonne façon*. Peut-être pouvons-nous aujourd'hui, après une réflexion sur l'épistémologie, la théorie et la méthodologie, poser des actions fondées sur nos connaissances et nos intentions. Peut-être trouverons-nous, autrement dit, le point d'équilibre des poids combinés du langage et de l'action grâce au puissant levier que sont l'éthique et l'intentionnalité.
-

BIBLIOGRAPHIE

- Bliss H. E.**, (1939), *The Organization of Knowledge in Libraries and the Subject Approach to Information*, 2nd éd., New-York, H. W. Wilson.
- Blumer H.**, (1969), *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, Los Angeles, University of California Press.
- Boydens I. et Hooland van S.**, (2011), « Hermeneutics applied to the quality of empirical databases », *Journal of Documentation*, vol. 67, n° 2, pp. 279-289.
- Brooks J. et Hofer H. C.**, (1976), *Sexual Nomenclature : A Thesaurus*, Boston, G. K. Hall.
- Buckland M. K.**, (2012), « Obsolescence in Subject Description », *Journal of Documentation*, vol. 68, n° 2, pp. 154-161.
- Craib I. et Benton T.**, (2010), *Philosophy of Social Science : The Philosophical Foundations of Social Thought*, 2nd éd., Palgrave MacMillan.
- Dahlberg I.**, (2008), « The Information Coding Classification (ICC) : A Modern, Theory-Based Fully-Faceted, Universal System of Knowledge Fields », *Axiomathes*, n° 18, pp. 161-176.

- Dahlberg I.**, (2011), « Brief Communication : How to Improve ISKO's Standing : Ten Desiderata for Knowledge Organization », *Knowledge Organization*, vol. 38, n° 1, pp. 68-74.
- Dousa T. M.**, (2010), « Wither Pragmatism in Knowledge Organization ? Classical Pragmatism vs. Neopragmatism as KO Metatheories », in *Proceedings of the 11th International Conference for Knowledge Organization*, Rome, Italy, 2010, Würzburg, Ergon, pp. 78-84.
- Feinberg M.**, (2005), « Expression of feminism in three classifications », *Advances in classification research*, Medford, NJ, Information Today.
- Gnoli C.**, (2008), « Ten long-term research questions in knowledge organization », *Knowledge Organization*, vol. 35, n° 2/3, pp. 137-149.
- Gnoli C. et Szostak R.**, (2007), *The Léon Manifesto*, Disponible à : <http://www.iskoi.org/ilc/leon.php>.
- Harvey P.**, (1995), « Criteria for Judging the Unwholesomeness of Actions in the Texts of Theravada Buddhism », *Journal of Buddhist Ethics*, n° 2, pp. 140-151.
- Hjørland B.**, (1997), *Information Seeking and Subject Representation : Activity-Theoretical Approach to Information Science*, Westport, Conn., Greenwood Press.
- Latour B.**, (1999), *Pandora's Hope*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Mai J.-E.**, (2001), « Semiotics and indexing : an analysis of the subject indexing process », *Journal of Documentation*, vol. 57, n° 5, pp. 591-622.
- Mai J.-E.**, (2002), « Is classification theory possible ? Rethinking classification research », in *Challenges in knowledge representation and organization for the 21st century : Integration of knowledge across boundaries : Proceedings of the Seventh International ISKO Conference 10-13 July 2002 Granada*, Würzburg, Ergon, pp. 427-478.
- Miksa F.**, (1998), *The DDC, The Universe of Knowledge, and the Post-Modern Library*, Albany, NY, Forest Press.
- Olson H. A.**, (2007), « How We Construct Subjects : A Feminist Analysis », *Library Trends*, vol. 56, n° 2, pp. 509-541.
- Poli R.**, (1996), « Ontology for knowledge organization », in *Knowledge organization and change : Proceedings of the Fourth International ISKO Conference, 15-18 July 1996 Washington, DC*, Würzburg, Ergon, pp. 313-319.
- Poli R.**, (1997), « Framing ontology », in Corazzon Raul (éd.), *Ontology : A resource guide for philosophers* : Disponible à <http://www.formalontology.it/essays/framing.pdf>.
- Richardson E. C.**, (1901), *Classification : Theoretical and Practical*, New York, NY, Scribner's sons.
- Rorty R.**, (1982), *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis, Minn., University of Minnesota Press.
- Rorty R.**, (2000), *Philosophy and Social Hope*, New York, Penguin.
- Salton G. et Buckley C.**, (1991), « Global Text Matching for Information Retrieval », *Science*, vol. 253, n° 5023, pp. 1012-1015.
- Shamurin E. I.**, (1967), *Geschichte der bibliothekarisch-bibliographischen Klassifikation*, 2 vols., München, Verlag Dokumentation.
- Smiraglia R. P.**, (2002), « The Progress of Theory in Knowledge Organization », *Library Trends*, vol. 50, n° 3, pp. 330-349.

Tennis J. T., (2006), « Function, Purpose, Predication, and Context of Information Organization Frameworks », in *Knowledge Organization for a Global Learning Society : Proceedings of the 9th International Conference for Knowledge Organization*. International Society for Knowledge Organization, Vienna, Austria, 5-7 July 2006, Würzburg, Ergon, pp. 303-310.

Tennis J. T., (2008), « Epistemology, Theory, and Methodology in Knowledge Organization : Toward a Classification, Metatheory, and Research Framework », *Knowledge Organization*, vol. 35, n° 2/3, pp. 102-112.

Wilson P., (1968), *Two Kinds of Power : An Essay on Bibliographical Control*, Berkeley, CA, University of California Press.

RÉSUMÉS

Dans cet article, j'examine les deux poids que sont le langage et l'action dans le travail des chercheurs en OC. Je résume d'abord ce que la littérature actuelle dit de ce que nous affirmons savoir des pratiques et systèmes d'organisation des connaissances. Je contraste ensuite ce que nous pensons savoir à ce que nous ne savons pas, autrement dit les questions pour lesquelles nous n'avons pas de réponse, et j'analyse leur relation aux deux poids du langage et de l'action dans le domaine de l'OC. Je termine avec une discussion des impératifs éthiques de l'OC étant donné les poids, épistémologies, théories et méthodologies qui la caractérisent. Pour ce faire, je passe en revue un échantillon de travaux pertinents sur la déontologie dans les écoles de philosophie occidentales et orientales.

In this paper, I explore two weights of language and action that bear down on KO researchers. I first summarize what extant literature says about the knowledge claims we make with regard to KO practices and systems. I then contrast this with what we do not know, that is, what the unanswered questions might be, and I discuss them in relation to the two weights in our field of KO. I close with a discussion of the ethical imperative of KO given its weights, epistemologies, theories, and methods. To do this, I review a sample of relevant work on deontology in both western and eastern philosophical schools.

INDEX

Mots-clés : organisation des connaissances, épistémologie, éthique, intention, fondationalisme, antifondationalisme

Keywords : knowledge organization, epistemology, ethics, intention, foundationalism, antifoundationalism

AUTEURS

JOSEPH T. TENNIS

University of Washington, Seattle (Washington) – États-Unis